

aurait opéré la saisie de votre mobilier le matin même qu'il ne vous en vouloit pas pour cela et n'en serait pas moins satisfait de vous avoir pour voisin de table. La vie, selon lui, est une aimable folie qu'il faut savoir embellir par les protéès et les assignations. Il instrumentait contre vous pour soixante francs, il en dépensa quatre-vingts pour vous donner à dîner. Vous vous quittez les meilleurs amis du monde, et vous lui prenez la main s'il a oublié de vous la tendre.

Trois jours après il mettra les recors à vos troussees et vous fera enfermer à Cllichy, ce qui ne l'empêchera pas d'avoir pour vous beaucoup d'amitié. C'est la philosophie du métier.

Du reste, dans l'exercice de ses fonctions, il est strict observateur de la légalité et ne détrouse jamais ses pratiques qu'en vertu du Code. Ne vous étonnez donc pas s'il se proclame honnête homme. Il en a le droit, de par la loi.

À cinquante ans il se retire des affaires avec une réputation un peu boiteuse et une fortune bien assise. S'il a un fils, il en fait un agent de change, si une fille, il la marie à un fils de pair de France.

On le nomme juge de paix de son arrondissement et on lui donne la croix d'honneur. C'est ce qui vous prouve que la vertu est toujours récompensée.

### Chronique des Tribunaux.

LA LEÇON DE POLITESSE.—Bastien, qui le croirait ? assigne son maître, l'élegant marquis de B... devant le juge de paix.

*Le juge.*—M. le marquis, pourquoi avez-vous renvoyé Bastien sans lui laisser les huit jours de rigueur pour trouver une autre place ?

*Le marquis.*—Parce que le diable a manqué à une règle immuablement établie dans ma maison.

*Le juge.*—Laquelle ?

*Le marquis.*—Celle de ne jamais demander de l'argent à mes amis pour les démarches faites en leur faveur. Vous comprenez que je ne veux pas que mes gens soient des mendiants.

*Bastien.*—Moi, mendiant ! si donc ! M. le marquis, je n'ai jamais tendu la main qu'aux dames (rires) pour les faire monter ou descendre de votre appartement... (Rire général.)

*Le marquis.*—Il n'en est pas moins vrai, maraud, que tu as demandé au comte de P... chez lequel je t'envoyais en commission, une récompense de 20 fr. pour l'embaras qu'il te donnait.

*Bastien,* d'un ton bénin.—Ah ! M. le marquis, on m'aura calomnié auprès de vous : je n'ai rien demandé ; c'est à dire que M. le comte a voulu se venger de moi. J'ai eu le malheur de vouloir lui apprendre la politesse.

*Le marquis.*—Tu apprends la politesse à un secrétaire d'ambassade ?

*Bastien.*—Pourquoi pas ? Voici comment les choses se sont passées ; je les aurais racontées plus tôt, si vous aviez voulu m'écouter. Vous aviez l'habitude de m'envoyer porter du gibier toutes les semaines à M. de P... Or, selon les règles de la politesse, toute peine mérite salaire ; cependant ce gentilhomme, en recevant vos présents, se contentait de me dire : C'est bien, va t'en ! Je ne pus m'empêcher de trouver cela un peu brusque pour un diplomate ; je résolus de lui apprendre la politesse... non pas en prenant l'initiative, mais en me faisant prier par lui. (Rire général.)

*Le marquis,* intrigué.—Voyons, comment ?

*Bastien.*—Je prends un jour deux lièvres et des cailles qui lui étaient destinés.